

L'appartement voisin

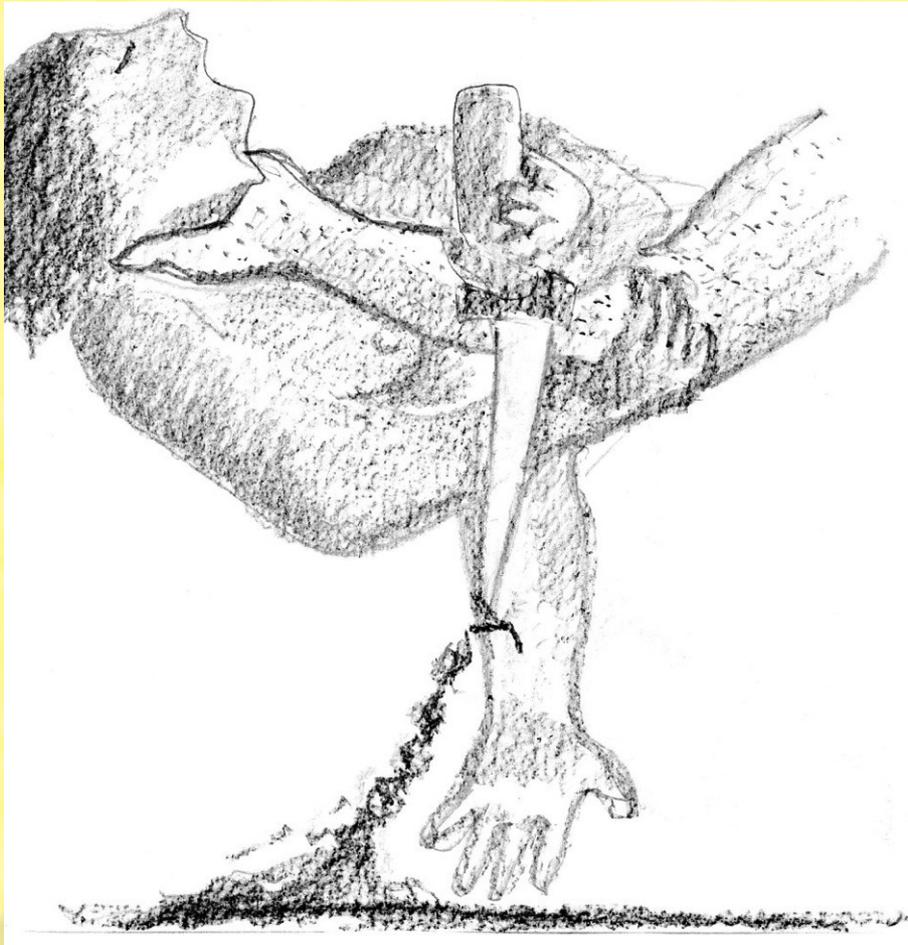


Illustration de Bertrand Créac'h

Cary Devilseyes

www.plume-direct.fr

www.plume-direct.fr

Date de publication : 16/10/2007

ISBN : **978-2-9534938-N-2.002**

Tous droits réservés®

Ouf ! Quelle circulation dans Paris en cette soirée de carnaval. Ils sont enfin arrivés. Josiane s'appuie sur une porte palière, laissant à Bertrand le soin de sonner chez Basile. Elle sent la porte céder sous sa poussée. Vite, confuse, elle la referme. Une sensation de malaise indéfinissable la submerge, persistante. Même la vue du fluet Basile, irrésistible dans sa tenue de Tarzan, ne parvient pas à la déridier complètement.

"C'est bizarre, la porte de tes voisins n'est pas fermée. J'ai failli tomber en m'appuyant dessus."

Basile émet un ha ! sceptique, jette un coup d'œil furtif sur la serrure puis les fait entrer avec un haussement d'épaules.

La fête bat son plein. Tout le monde est là. Chaque arrivée fut l'occasion d'embrassades, d'exclamations amusées, de rires, de questions voire de moqueries devant les déguisements soigneusement choisis. Les apéritifs circulent d'un groupe à l'autre. Les conversations disparates et amicales, entrecoupées de plaisanteries et de bonne humeur, montent en un joyeux brouhaha.

Antony et Sylvie s'affairent à la cuisine, préparant salades et hors d'œuvre, lorsqu'ils sont surpris par des bruits effroyables de vaisselle cassée provenant du mur mitoyen. Un instant interloqués, ils se dévisagent et pouffent de rire, imaginant la scène de ménage à l'origine de cette avalanche d'assiettes.

"Eh bien, il y a de l'ambiance à côté" lance Antony en se saisissant d'un immense saladier rempli à ras bord.

Josiane est songeuse, le malaise indéfinissable qui s'était emparé d'elle à l'arrivée s'est un peu dissipé, mais elle se sent oppressée. Debout près de la baie vitrée, elle observe l'assistance. Ils forment vraiment une bonne bande de copains, tous. Le groupe organise des soirées à peu près une fois par mois, sans raison particulière, pour le seul plaisir de se réunir, de discuter, d'écouter de la musique, de danser même. Généralement, ils se retrouvent dans le pavillon de Josiane, le sous-sol offrant un magnifique espace. Mais en cette période de vacances, elle héberge quelques membres de sa famille, de passage à Paris. Basile a donc proposé son logement : un grand deux pièces agréable, meublé sobrement. Tout le monde a réussi à se caser, qui par terre près du canapé, qui sur des chaises amenées par les uns et les autres. Le carnaval sert de prétexte à cette soirée déguisée. Stéphane, transformé en crapaud, fait le pitre au milieu de la pièce. A genoux sur la moquette aux pieds de Margareth, en princesse, il fait rire tout le monde aux larmes en la suppliant (en alexandrins s'il vous plaît) de lui accorder un baiser.

Partie chercher des glaçons dans la cuisine, Josiane entend des appels d'enfant en passant devant la porte d'entrée. Le malaise qui l'avait envahie tout à l'heure revient d'un coup. L'enfant semble trépigner sur le palier mais la jeune femme, quoique troublée, n'y prête qu'une attention toute relative. De retour avec les glaçons, elle entend nettement un hurlement horrifié suivi d'un bruit de course et le claquement d'une porte. Josiane n'y tient plus.

"Basile, crie-t-elle, on dirait qu'il se passe quelque chose d'anormal chez tes voisins"

Quelqu'un arrête la musique. Dans le silence soudain, ils perçoivent nettement des pleurs. Josiane pose précipitamment son bac à glaçons sur une table et va ouvrir la porte palière, suivie par quelques curieux.

"Oh ! Ce doit encore être une scène entre les parents" dit Basile en haussant les épaules. Malgré tout, il emboîte le pas de ses camarades.

L'enfant est devant eux, en larmes, livide, appelant sa mère d'une voix lancinante. Une fillette de huit ans environ, brune, très maigre, la peau diaphane. Un petit être chétif et apeuré.

"Que se passe-t-il Céline ?" interroge Basile.

"Eh bien ? Elle n'est pas rentrée ?"

"Si, elle est ... elle est ... Il est parti, il n'a pas voulu que ..., il avait le bras..." un haut le corps suivi d'un gros sanglot l'interrompt. La petite semble réellement choquée, incapable d'en dire plus, suffocante.

Le regard de Josiane se pose sur la porte voisine, des traces rouges maculent la poignée. Elle sonne, en vain. Recommence. Rien. Tout le monde se tait. Elle regarde ses amis. Ils semblent tous si dérisoires, si anachroniques dans leurs déguisements, au sein de cette atmosphère lourde de menaces.

"Je crois que la gardienne a une clé, j'y vais" dit Basile.

"Emmenez la petite à côté" dit quelqu'un. Margareth entraîne l'enfant qui se débat tandis que Basile revient avec la clé.

Le couloir est très sombre. Seule, la lumière du palier apporte un peu de clarté. Un silence pesant plane autour d'eux. Une sorte de menace emplît l'air.

Basile cherche l'interrupteur, le trouve. La lumière ne fonctionne pas. Quelques essais infructueux au va et vient de l'entrée peuvent convaincre

tous ceux qui se pressent. Un spectacle saisissant s'offre à leurs regards. Quel désordre !

Basile stoppe la petite troupe, part chez lui, farfouille un moment dans ses placards, donne un ordre bref, à voix basse, à Margareth qui opine silencieusement. Enfin il revient, une lampe torche à la main. Ordonnant à chacun de ne toucher à rien, il pénètre courageusement dans l'appartement.

Les papiers peints sont en partie lacérés, des débris divers, des lambeaux de tapisserie jonchent le parquet. Surtout, il y a ces traînées rouges sur le sol et les murs.

"David, Stéphane venez avec moi, les autres il vaudrait mieux retourner chez moi. La police va arriver, il ne faut pas laisser trop de traces. Nous allons voir si nous pouvons faire quelque chose."

Les trois garçons surveillent le mouvement de repli de leurs camarades, puis ils s'engouffrent dans le couloir.

Tout est calme, trop calme. Sur leur droite, la cuisine semble avoir subi un cataclysme : débris de vaisselle, tiroirs ouverts ou renversés, placards défoncés. Face à eux, au fond, une porte entrouverte.

"Avançons doucement, surtout, il ne faut toucher à rien" rappelle Stéphane.

Un léger grincement sous la poussée de Basile accompagne l'ouverture de la porte. Le halo lumineux parcourt la pièce. Là aussi règne un désordre terrifiant : lampadaire renversé, chaise cassée, buffet éventré. Au centre de la pièce, exsangue, les yeux grands ouverts, le

visage crispé dans une dernière vision d'horreur, une femme gît, le corps tordu, les jupes relevées, au milieu de débris divers qui jonchent le tapis.

La morte étreint, entre ses doigts serrés, une main forte et poilue dont les doigts épais se sont encastrés dans la chair tendre de son cou. Elle a dû essayer de retenir la force sauvage de son assassin en lui agrippant le poignet. Le halo lumineux remonte lentement. Au bout de cette main trapue pend un bout de bras, sanguinolent. Stéphane, dans un mouvement de recul heurte du pied un long couteau de boucher, encore dégoulinant.

Le policier arrive sur le palier. Quelqu'un a appelé le central pour un drame familial au troisième étage de cet immeuble. Le standard, lui, a reçu un appel au sujet d'une histoire de petite fille en pleurs sur un palier, mais personne n'a compris grand-chose aux explications embrouillées de l'interlocutrice. On avait juste demandé à la patrouille, par radio, de passer se rendre compte de la situation.

Alors qu'il pose le pied sur la dernière marche, le policier s'arrête, stupéfait. Ah ! Il en a vu dans sa carrière de flic. Mais celle-là, quand même, est un peu raide !

Trois jeunes gens, une sorte de géant vert voulant vraisemblablement ressembler à un crapaud, un Tarzan gringalet et pâle, un rouquin poil de carotte peinturluré et emplumé comme un indien viennent de passer le pas d'une porte, juste face à lui. Livides, les yeux hagards, ils s'évanouissent à ses pieds sous les regards inquiets d'une marquise poudrée et d'une vahiné ... albinos, postées devant la porte de l'appartement voisin !